

Serge MOSCOVICI (1925- )

Directeur du Laboratoire Européen de Psychologie Sociale (LEPS)  
Maison des sciences de l'homme (MSH), Paris  
auteur de nombreux ouvrages en histoire des sciences, en psychologie sociale et politique.

(2000)

# “Les formes élémentaires de l’altruisme.”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
Professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi  
[Page web](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca). Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)  
Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"  
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, sociologue, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi, à partir de :

Serge MOSCOVICI

**“Les formes élémentaires de l'altruisme.”**

Un texte publié dans le livre sous la direction de Serge MOSCOVICI, **Psychologie sociale des relations à autrui**, chapitre 3, pp. 71-86. Paris : Nathan/HER, 2000, 204 pp. Collection : Psychologie Fac.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 1<sup>er</sup> septembre 2007 de diffuser la totalité de ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : [moscovic@msh-paris.fr](mailto:moscovic@msh-paris.fr)

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

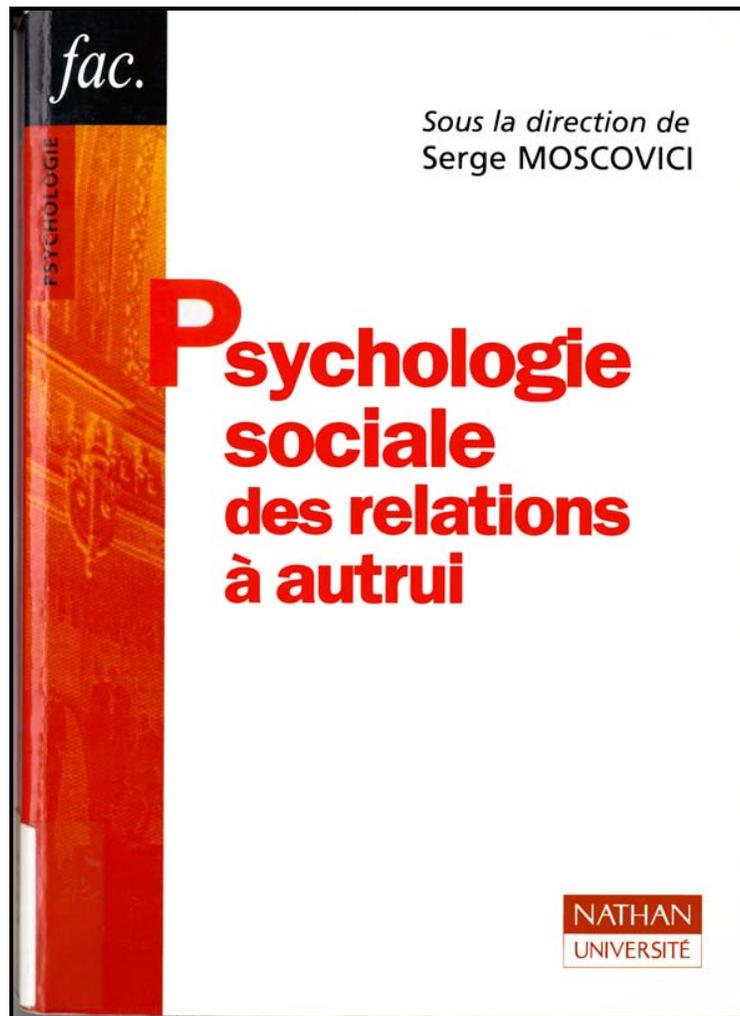
Édition numérique réalisée le 15 janvier 2015 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



## Serge MOSCOVICI (1925- )

Directeur du Laboratoire Européen de Psychologie Sociale (LEPS)  
Maison des sciences de l'homme (MSH), Paris  
auteur de nombreux ouvrages en histoire des sciences, en psychologie sociale et politique.

### “Les formes élémentaires de l'altruisme”



Un texte publié dans le livre sous la direction de Serge MOSCOVICI, **Psychologie sociale des relations à autrui**, chapitre 3, pp. 71-86. Paris : Nathan/HER, 2000, 204 pp. Collection : Psychologie Fac.

## TABLE DES MATIÈRES

*Chapitre 3.* [Les formes élémentaires de l'altruisme](#) [71]

1. [Deux problèmes jumeaux : l'égoïsme et l'altruisme](#) [71]
  2. [Le bon Samaritain, le mauvais Samaritain et la définition de l'altruisme](#) [73]
  3. [Les trois formes de l'altruisme](#) [75]
    - 3.1. [L'altruisme participatif](#) [76]
    - 3.2. [L'altruisme fiduciaire](#) [77]
    - 3.3. [L'altruisme normatif](#) [80]
  4. [L'altruisme égoïste et l'égoïsme altruiste](#) [82]
  5. [Conclusion](#) [84]
- [Bibliographie](#) [85]

[71]

**Deuxième partie.**  
**Les processus élémentaires de la relation à autrui**

## Chapitre 3

---

### Les formes élémentaires de l'altruisme

par **Serge Moscovici**

#### 1. Deux problèmes jumeaux : l'égoïsme et l'altruisme

[Retour à la table des matières](#)

Faulkner publie en 1931 *Sanctuaire*, un de ses chefs-d'œuvre, qui décrit cet univers insupportable de cruauté et d'imbécillité du sud des États-Unis. Il y raconte la sinistre aventure d'une jeune fille de dix-sept ans, Temple Drake, fille d'un juge, qu'un gangster psychopathe dénommé Ruby déflore avec un épi de maïs. Ensuite il l'enferme dans un bordel de Memphis, où il lui fait faire l'amour avec un petit truand qu'il finit par tuer. Mêlée à cette histoire, une autre se déroule, à peine moins édifiante : Lee Goodwin, fabricant et trafiquant d'alcool, est injustement jugé pour la mort de Tommy, un débile mental, condamné et exécuté malgré les efforts déployés pour le sauver, par Horace Benbow, un avocat plein de bonnes intentions. Tout cela est abominable, mais non pas dépourvu d'une aura de tragédie grecque. En particulier Horace Benbow apparaît mû, dans ce qu'il fait, par un sentiment al-

truiste qui l'amène à essayer de sauver Goodwin et à aider Ruby. Mais ce sentiment est miné par son manque de caractère qui le condamne à la faiblesse quand il affronte l'injustice. On pourrait y lire le destin de l'altruisme dans une société dominée par l'égoïsme, la veulerie, l'hypocrisie.

Nous aurions pu commencer par un autre roman, et il y en a beaucoup, où l'altruisme apparaît comme un trait normal, attendu et exaltant d'un personnage salvateur. À de rares exceptions près, on nous offre l'image du bien qui triomphe sur le manque de générosité, l'aveuglement ou l'intérêt des individus. Car lorsqu'on parle d'égoïsme ou d'altruisme, on a à l'esprit des sentiments ou des comportements qui contrastent avec le fonds normal d'une culture et qui, de ce fait, posent un problème. Imaginons un instant une de ces sociétés idéales où les hommes sont censés coopérer, être solidaires les uns des autres, suivre un but commun. Dès qu'un de ses membres refuse d'aider autrui, de contribuer à l'effort général, se soucie plutôt de ses intérêts, il est forcément traité d'égoïste. Ce terme désignant une attitude déviante, [72] contraire à ce qu'on attend normalement de tout un chacun. De plus, dans ce type de société, le problème de l'égoïsme - le fait que des individus ne tiennent pas compte des autres - constitue le problème moral, scientifique, voire pratique, le plus aigu. Alors que dans une société où chacun est censé suivre ses intérêts, ne s'occuper que de la satisfaction de ses désirs, se conduire selon ses préférences, ce n'en est pas un. En revanche, ce qui devient un problème et demande explication, c'est l'altruisme, le fait d'aider quelqu'un, de faire montre de générosité ou de se sacrifier pour sa famille, ses concitoyens, etc.

On sait combien de fois ce genre d'attitude désintéressée, dons spontanés ou manifestations de sympathie, est reçue avec suspicion. On se demande dans quel but, ce qu'on en attend. Ceci n'est pas étonnant, puisque, là où l'on tient l'égoïsme pour normal, tout mouvement altruiste paraît incongru, déviant et on lui cherche une raison cachée qui ne peut être qu'une raison égoïste. C'est seulement interprété de la sorte qu'il prend une apparence normale.

On sait combien les relations entre deux personnes, entre parents et enfants, entre professeurs et étudiants, voire entre personnes amoureuses, sont marquées par l'incertitude concernant l'aspect égoïste ou altruiste des sentiments ou des actes de l'autre. Parfois, on va jusqu'à douter de la nature des siens.

Entrons cependant dans le vif du sujet. Le problème de l'altruisme s'est posé avec une acuité particulière dans notre société occidentale fondée sur la primauté de l'intérêt et de l'individu. Non parce qu'il existe le risque que les gens soient trop altruistes, donc oublieux d'eux-mêmes, mais celui qu'ils ne le soient pas assez. Or, il n'y a pas de coexistence sans empathie, ni d'aide ni même de sacrifice des individus, sans consensus sur les rites ou les formes que doivent prendre cette aide ou ce sacrifice. Sans ce consensus, il n'y aurait pas de société, mais une jungle d'hommes et de femmes ou un marché parfait où survivraient uniquement les plus chanceux (Badcock, 1986). L'altruisme est le problème d'une culture dont la norme est l'égoïsme : voici notre point de départ. On ne le considérera donc ni comme une propriété de la nature humaine, ni comme une impulsion ainsi qu'on le fait trop souvent, dans des termes dont le texte suivant de Trivers (1981) nous offre un exemple :

Appliqué aux êtres humains, écrit-il, le raisonnement qui précède peut être résumé en disant qu'on s'attend à un conflit fondamental au cours de la socialisation à propos des impulsions altruistes et égoïstes de la progéniture. On s'attend que les parents socialisent leur progéniture pour qu'elle agisse plus altruïstement et moins égoïstement qu'elle n'agirait naturellement, et on s'attend que la progéniture résiste à une telle socialisation (*op. cit.*, p. 32).

Si l'on suppose, comme nous l'avons fait ici, qu'il se détermine par rapport à une norme, nous pouvons dépasser quelque peu les aspects biologiques [73] ou moraux et considérer l'altruisme comme une relation entre les individus et surtout comme une relation entre individus et société.

## 2. Le bon Samaritain, le mauvais Samaritain et la définition de l'altruisme

[Retour à la table des matières](#)

Est-ce si difficile d'aider son prochain ? En lisant certains articles sur les automobilistes qui poursuivent leur route sans porter secours aux victimes d'un accident, les voyageurs d'un train de banlieue qui ne défendent pas une jeune fille agressée par des jeunes gens, ou des passants qui font la sourde oreille lorsqu'on leur demande l'aumône, il faut le croire. Oui, il faut le croire et la plupart des recherches en psychologie sociale ont été menées par des chercheurs qui se sont posé la question. Comment peut-on être égoïste ? Comment peut-on rester indifférent lorsque la vie de notre prochain est en danger, sa détresse criante et qu'il ne peut se sortir d'une situation pénible sans notre secours ? En somme, les psychologues sociaux ont tenté de comprendre pourquoi nous passons notre chemin quand autrui a besoin de nous, et comment on peut encourager chez tout un chacun un comportement d'aide, une attitude prosociale. En d'autres mots, pourquoi sommes-nous de mauvais Samaritains et comment peut-on nous induire à devenir de bons Samaritains ?

Reprenons la parabole de Jésus et du bon Samaritain :

Il était une fois un homme qui se rendait de Jérusalem à Jérico quand des voleurs l'attaquèrent, le dépouillèrent, le battant et le laissant à moitié mort. Il se trouva qu'un prêtre passait sur cette même route ; mais lorsqu'il vit l'homme, il poursuivit son chemin sur l'autre côté. De la même façon, un lévite vint aussi, traversa et regarda l'homme et puis continua à marcher de l'autre côté. Mais un Samaritain qui voyageait dans cette direction arriva près de l'homme et quand il le vit, son cœur s'emplit de pitié. Il s'approcha de lui, versa de l'huile et du vin sur ses blessures et les banda ; puis il mit l'homme sur sa propre monture et l'emmena dans une auberge où il le soigna. Le lendemain, il prit deux pièces d'argent et les donna à l'aubergiste : « Soigne-le, dit-il à l'aubergiste, et quand je reviendrai par ici, je te paierai tout ce que tu auras dépensé d'autre pour lui » (Luc, 10, 30-35).

On dirait une scène de la vie quotidienne propre à nos grandes villes, à ceci près que l'on voit rarement un Samaritain s'y promener et prendre soin des blessures de tant d'hommes et de femmes dépouillés de leurs moyens de vivre, de leur dignité, de leurs espérances, à chaque instant.

C'est sans doute en pensant à ces grandes villes que Batson (1987) a voulu expliquer la générosité du bon Samaritain. Pour lui, le prêtre et le lévite étaient tous deux des hommes considérables qui se hâtaient d'aller à leurs affaires, alors que l'humble Samaritain semblait moins pressé par le temps. Afin de s'en convaincre, le psychologue a mis en scène de façon ingénieuse la situation [74] décrite dans la parabole. Il demanda tout d'abord à des étudiants du Princeton Theological Seminary de se recueillir, puis leur fit écouter une conférence qui, pour moitié d'entre eux, portait sur la parabole du bon Samaritain. Ensuite il les dirigea vers un studio d'enregistrement dans un bâtiment voisin. Une partie des étudiants y fut envoyée avec désinvolture : « Ça ne sera pas prêt avant quelques minutes, mais vous faites aussi bien de vous y rendre. » À d'autres il dit : « Oh, vous êtes en retard. On vous attendait il y a déjà quelques minutes. Donc, vous feriez mieux de vous dépêcher. » En route, les uns et les autres passèrent devant un homme affalé à l'entrée d'un immeuble, tête basse, qui toussait et gémissait. On observe que parmi les étudiants qui étaient pressés, 10% offrirent leur aide et parmi ceux qui ne l'était pas, environ les deux tiers.

On ne peut s'empêcher de trouver curieuse la scène dans laquelle un séminariste d'aujourd'hui passe devant une victime qui tousse et gémit tout en méditant sur la parabole du bon Samaritain. Pas plus que les automobilistes ou les passants, le séminariste n'a remarqué la détresse de son prochain, ni pleinement saisi la situation. Pressés, préoccupés, se hâtant d'aller accomplir leur tâche, ils ont tout simplement choisi de ne pas prendre le temps de se pencher sur la personne étendue au bord de la route. Quelles que soient les raisons que l'on puisse trouver à leur conduite, inconscience, oubli, urgence, les prédicateurs de l'exemple du bon Samaritain ont donné l'exemple du mauvais.

Nous le voyons, une personne qui n'est pas pressée peut s'arrêter pour offrir de l'aide à un individu dans la détresse. Une personne pressée vraisemblablement passe son chemin. On peut dire de la première qu'elle a un comportement altruiste et de la seconde qu'elle a un com-

portement égoïste. Mais peut-on dire que l'une est altruiste et que l'autre ne l'est pas ? Évidemment non, car, dans les deux cas, aider ou ne pas aider dépend du temps disponible et des circonstances. Et aucune de ces deux personnes ne sacrifie quoi que ce soit ni ne fait un geste exceptionnel comme le suggère la parabole. 10% seulement des séminaristes qui, quoique pressés par le temps, se sont néanmoins arrêtés pour offrir leur aide à la personne dans la détresse ont été de bons Samaritains. Ce n'est pas beaucoup, il faut bien le reconnaître. Toutefois, dire que seulement 10% de séminaristes se sont conduits de manière altruiste et ont fait preuve d'altruisme présuppose une certaine représentation sociale de celui-ci qui le définit et le distingue.

De toute évidence, la parabole met en scène cette représentation en faisant ressortir qu'une personne altruiste, prête à sacrifier des biens ou son temps, se montre secourable même quand aucune récompense ne lui est proposée ou n'est attendue en échange de ses services. Cette personne n'est pas désintéressée, comme on dit, au contraire elle est intéressée par autrui, par une certaine relation avec les autres en général, et convaincue sans nul doute que le monde serait meilleur si chacun en faisait de même.

[75]

Macaulay et Berkowitz (1970) proposent une définition de l'altruisme qui correspond à cette représentation, évoquant un « comportement qui s'exerce au bénéfice d'autrui sans qu'on attende de récompense d'une source externe » (*op. cit.*, p. 3). Cette définition inclut aussi bien les intentions de l'altruiste que son comportement. Elle exclut pourtant, de manière implicite, les récompenses internes telles que l'estime de soi et la culpabilité qui naît du souci premier. Une telle exclusion présente l'avantage pratique d'éviter d'en dire de trop, d'éluider le problème de savoir s'il existe un acte véritablement non égoïste.

Nous ne prétendons pas que ce soit la seule bonne définition de l'altruisme, étant donné le vaste répertoire de celles qui ont été proposées et dont nous ne connaissons qu'une petite partie. Il est par ailleurs peu vraisemblable que leurs différences ou leurs oppositions soient à jamais entièrement résolues. Les controverses qui ont lieu apparaissent comme des batailles de polochons entre des parties adverses dormant dans le même lit. Aussi croyons-nous que la définition de Macaulay et Berkowitz exprime ce thème universellement présent

dans les affaires humaines, au sujet des gens qui donnent volontairement - si cette notion a un sens - la plupart de leurs ressources et acquièrent la meilleure part de leurs satisfactions en agissant pour les autres.

### 3. Les trois formes de l'altruisme

[Retour à la table des matières](#)

Parce que toutes les définitions s'accordent sur le fait que l'altruisme comporte un sacrifice de soi et parce que tout sacrifice doit en quelque sorte léser l'ego afin d'être sacrifice de soi, l'équation psychologique « altruisme égale sociabilité » découle directement de la définition de l'altruisme que nous choisissons, qu'elle soit scientifique ou morale. De cette façon, l'aspect de l'altruisme pur qui porte atteinte à l'ego se détache en tant que problème posé en termes psychologiques : les « vrais altruistes » agissent, selon la définition de Macaulay et Berkowitz (1970), contre leur intérêt propre. Du moins cela semble être le cas. L'altruisme idéal paraît alors non seulement associé au déplaisir, mais aussi à une certaine irrationalité, si l'on agit à l'encontre de ses propres intérêts. Nous pouvons même supposer que la douleur, la punition et autres abandons de satisfaction sont le résultat de notre propension à aider autrui, à créer un lien social.

L'utilisation de l'expression « vrais altruistes » suscite cependant une question : existe-t-il des personnes dont on peut dire qu'elles sont altruistes ? Ou plus exactement, entendons-nous qu'il existe une « personnalité altruiste » dans le sens où l'on parle de « personnalité introvertie » ou de « personnalité autoritaire » ? C'est une très bonne question à laquelle, malheureusement, nous ne pouvons donner une bonne réponse. En effet, depuis longtemps des psychologues cherchent à établir un modèle cohérent des différences entre individus en matière de comportement altruiste, dans des situations variées. [76] Ils dépendent beaucoup de talent, certes, mais sans grand succès, il faut l'avouer.

Rushton (1980) et Futz et Cialdini (1990) ont toutefois observé :

- que l'on secourt autrui dans certaines situations ;
- que presque personne ne se montre secourable dans d'autres conditions
- et que les mêmes personnes secourent autrui dans certaines situations et ne le secourent pas dans certaines autres.

On n'a donc pas, pour l'instant, raison de dire de quelqu'un qu'il est altruiste ou de prédire que, parce qu'il se conduit de manière altruiste dans un contexte, il le sera encore dans un autre. Il semblerait se dégager de ce qui précède que les seules régularités observées sont des régularités de situations ou, plus exactement, de relation. Sans trop forcer les choses, on peut distinguer trois classes ou trois formes d'altruisme que nous allons nous efforcer maintenant de décrire et dont nous fournirons quelques exemples.

### *3.1. L'altruisme participatif*

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque l'on cherche une image pour illustrer l'idée d'altruisme participatif, on n'en trouve pas de meilleure ni de plus répandue que celle des sociétés de fourmis et d'abeilles. On voit en elles des sociétés bien intégrées, ayant un degré élevé de division du travail et un taux d'altruisme qui les pousse à une coopération intense et permanente. Là comme nulle part ailleurs, se rencontre un engagement sans réserve de chaque membre en vue de la survie de l'ensemble social. Par le sacrifice inconditionnel de soi des soldats, le labeur infatigable des ouvrières, l'aide systématique dès que nécessaire, toutes les parties de la population contribuent à une cohésion et une stabilité impressionnantes. Néanmoins, si l'on élimine ce que cette image a de stéréotypé et d'absurde, il reste cet élément de participation intense à la vie en commun qui induit chacun à sacrifier tout son temps, toute son énergie, et plus rarement sa vie, pour tous ceux qui en sont partie prenante. En peu de mots, on pourrait dire qu'il s'agit de l'altruisme s'exerçant en faveur de sa famille, de son Église, de sa patrie, sous une forme extrême, et, sous une forme modérée, envers des camarades ou des gens qui se trouvent dans une situation heureuse ou malheureuse.

Pensons aux situations de catastrophes naturelles, de fête ou de manifestations publiques, bref de masse, où les gens font des sacrifices inattendus auxquels ils ne consentiraient pas s'ils étaient dans une situation normale. Il n'est sûrement pas exagéré de supposer que le fait de participer à la vie d'une collectivité ou à une telle situation crée des identifications entre les individus, dont la plus remarquable est celle des parents à leurs enfants. Dans son livre *Le Moi et les mécanismes de défense*, Anna Freud (1978) écrit :

[77]

Nous connaissons tous des parents qui, tout à la fois altruistes et égoïstes, délèguent à leurs enfants les plans de vie qu'ils ont jadis rêvé de réaliser. Tout se passe alors comme si ces parents espéraient se servir de leur enfant, mieux doué qu'eux, pensent-ils, des qualités indispensables, pour accéder au but qu'ils n'ont pu atteindre. Peut-être même les relations si purement altruistes d'une mère avec son fils se fondent-elles, en grande partie, sur cette délégation de désirs à un être mieux qualifié qu'elle pour les réaliser (A. Freud, *Le Moi et les mécanismes de défense*, Paris, PUF, 1978, p. 121).

Sans doute les gestes altruistes ne sont-ils jamais gratuits : ils comblent les insuffisances de la vie. L'altruisme est un problème des sociétés où la foi en elles-mêmes est sujette à quelque crise, où il est nécessaire de renouveler les signes d'appartenance, où la vision confiante et unitaire en la communauté a été remplacée par une incertitude sur le monde où l'on vit et au-delà. Les religions ont toujours compris ce danger et se sont prémunies contre lui par des rituels de sacrifice et d'humiliation envers les Églises et leurs prêtres.

Mais il nous semble nécessaire d'ajouter ceci : le propre de l'altruisme participatif est d'être un *altruisme sans autrui*. Il ne s'adresse pas à tel ou tel individu que l'on distingue de manière subjective, mais à la communauté dans son ensemble, quels qu'en soient les participants. S'il y a un autre pour chacun, c'est bien le « nous » qui lie les membres de la famille, les fils d'une même nation, les fidèles d'une Église, etc., ce « nous » auquel on sacrifie et par lequel on se sent rehaussé. On comprend du même coup que cet altruisme vise à soutenir un lien particulier, et qu'on ne peut pas vraiment le rompre. Sortir de ce lien, même de manière illusoire, même de manière temporaire, par

l'exil, équivaldrait d'une certaine façon à cesser d'exister. Car il s'avère que du point de vue psychique, comme du point de vue culturel, il est impossible de quitter sa nation, sa famille, parfois son Église ou sa commune, comme on quitte un cercle professionnel, une association d'affaires, et même de rompre une liaison amoureuse. Pour le simple motif qu'on n'a ni nation ni parents de rechange.

C'est pourquoi la meilleure façon, peut-être, de définir l'altruisme participatif est de dire que le soi et l'autre ne sont pas vraiment distincts. Ils se remplacent l'un l'autre en changeant constamment de position comme les parents et les enfants dans le cycle de la vie. Au point où altruisme et amour se fondent, on ne sait plus distinguer ce que l'on fait « pour l'autre » de ce que l'on fait « pour l'amour de l'autre ». Cet altruisme est, nous venons de le voir, en même temps lien particulier et symbole de ce lien.

### *3.2. L'altruisme fiduciaire*

[Retour à la table des matières](#)

L'image de la société d'insectes que nous avons évoquée est une image en soi ambiguë et contradictoire. Elle admet des interprétations qui dépendent de la morale d'une époque, mais ne résiste pas aux observations détaillées [78] de ces sociétés. Encore que l'on puisse la tenir pour fausse. Quoi qu'il en soit, dans le monde animal, on observe une forme d'altruisme qui se manifeste entre des espèces qui ne sont pas apparentées. Les dauphins et les baleines sont connus pour venir en aide à des animaux pouvant appartenir à des espèces différentes. Ce qui nourrit les récits sur les secours qu'ils apportent à des hommes en difficulté. Mais que recherchent les hommes lorsqu'ils établissent une relation d'aide entre eux ? Un certain degré de confiance (Moscovici, 1988) d'autant plus nécessaire que l'on est un étranger l'un à l'autre. C'est seulement à cette condition qu'ils peuvent être sûrs que le sens et les valeurs d'un geste seront appréciés par ceux qui en bénéficient.

Prenons le cas d'une personne qui fait un sacrifice en faveur d'une autre personne censée la payer en retour, d'une façon ou d'une autre. Le sacrifice de la première établit un lien qui devra être confirmé par

la reconnaissance de la seconde. Il s'agit d'un lien de partage : partage de nourriture, d'argent, de connaissances, de moyens de toutes sortes, en cas de danger ou de détresse. Or la confiance qui naît dans toutes ces occasions peut s'accompagner de gratitude, de sympathie ou d'empathie du côté positif, de déception du côté négatif. Ceci instaure une tension dynamique dans les relations, surtout lorsque la confiance se change en méfiance ou la méfiance en confiance. C'est à ce propos que nous parlons d'altruisme fiduciaire car ce que l'on fait en faveur de l'autre dépend du degré de confiance ou de méfiance que les individus perçoivent ou veulent établir entre eux. La conséquence de tout ceci est que, du point de vue psychologique, les interactions sont abordées sous le signe de l'incertitude.

Qu'en est-il du geste initial pour lequel il n'y a pas de reconnaissance ? Peut-on encore parler d'altruisme en cas de déception ? Considérons, par exemple, un voisin qui dépense son temps et son argent pour aider une personne malade et que celle-ci, une fois guérie, l'évite ou ne lui adresse même plus la parole. D'après notre définition de l'altruisme, le voisin a certainement accompli un acte altruiste. Mais le fait que sa confiance ait été déçue n'a pas d'importance dans la mesure où l'altruisme est « de son côté ». Il devra lui trouver quelque justification dans un dialogue entre soi et soi. Toutefois, la déception lui aura au moins appris que l'alter n'est pas un alter ego, un double de soi-même, mais quelqu'un qui pense et agit de manière différente. Dans un sens, il s'est déçu lui-même parce que sa démarche n'a pas été complètement altruiste. C'est cette vérité que l'on cache derrière le discours sur l'ingratitude des hommes.

Le moment est venu d'illustrer ces conjectures par quelques études concrètes. Celles de Krebs (1970) partent de l'hypothèse que nous désirons vivement aider quelqu'un proche de nous et qui nous attire. Ainsi, on observe que lorsque les gens se trouvent près d'une personne en détresse, ils lui manifestent habituellement de l'empathie : un enfant qui crie dans la rue attire l'attention et peine. Moins ses cris apparaissent comme des hurlements de joie, [79] plus il y a de chances qu'on lui vienne en aide (Pilliavin et Pilliavin, 1972). De plus, Krebs (1975) a observé auprès des étudiants de Harvard que ceux dont les réactions mesurées par des tests physiologiques et les témoignages dénotaient plus de détresse en réponse à la détresse d'une autre personne étaient aussi ceux qui secouraient le plus cette personne. Le

geste altruiste est donc associé à la proximité empathique mais aussi au fait qu'il accroît l'estime de soi. Dans une étude des donateurs de sang du Wisconsin, Pilliavin et al. (1981) s'accordent pour dire que donner du sang fait se sentir très à l'aise dans sa peau et procure un sentiment d'autosatisfaction. Bref, on se sent bien lorsqu'on pense avoir fait du bien. La plupart du temps, le sentiment de détresse et d'empathie se conjuguent pour motiver l'altruisme dans une situation de crise où l'on cherche à s'approcher des autres. Dans une enquête fort ingénieuse Amato (1986) a interviewé les personnes qui, en 1983, regardèrent la télévision lorsqu'un feu de brousse en Australie anéantit des centaines de maisons près de Melbourne. Il s'est attaché particulièrement à étudier leurs dons en argent et en nature. Et il a observé que les personnes qui exprimèrent de l'indifférence ou de la colère donnèrent moins que celles qui se sentirent bouleversées ou pleines de sympathie et inquiètes pour les victimes. Il existe bon nombre de recherches similaires, dont il serait trop long de rendre compte ici, qui montrent sans conteste que les personnes éprouvant de l'empathie pour les autres leur apportent, en général, de l'aide. Rarement elles passent de l'autre côté de la rue. Il convient de retenir aussi parmi les résultats des expériences citées que ces personnes aident même en sachant que nul ne relèvera jamais le geste d'aide qu'elles ont accompli. Et leur sollicitude demeurera jusqu'à ce qu'elles aient apporté cette aide.

Si nous nous penchons sur ces différentes études, c'est afin d'éclaircir la nature d'un phénomène dont l'ampleur surprend depuis quelques années. Nous voulons parler des contributions aux associations humanitaires (Médecins du monde, Médecins sans frontières, Unicef...) qui interviennent un peu partout dans le monde. Ces associations expriment de manière institutionnelle cet altruisme fiduciaire de millions de personnes envers des hommes, des femmes et surtout des enfants en détresse et que l'on veut aider, comme en Bosnie-Herzégovine ou en Afrique.

Toutefois, les choses sont plus complexes qu'on pourrait le croire. Plusieurs études citées ont mis en évidence un fait : les sentiments de culpabilité et de tristesse accroissent la volonté d'aider. Point n'est besoin de chercher bien loin pour en connaître la raison. Notre propre misère nous rend plus sensibles aux misères d'autrui. Et l'altruisme fiduciaire contribue surtout à satisfaire notre ego. Ainsi, quand un individu se sent coupable, déprimé ou d'humeur morose, le fait d'ac-

complir un acte secourable lui permet de surmonter son état psychique négatif. Ceci implique, et des expériences le soulignent, que lorsque quelqu'un en proie à une humeur morose parvient à surmonter son état en écoutant par exemple un enregistrement humoristique, [80] son comportement d'aide, à l'occasion, ne sera plus soutenu par son humeur négative originelle. Ce qui montre d'une part qu'il y a un climat affectif propice à l'altruisme fiduciaire, et d'autre part que lorsque aider est une façon d'améliorer son propre état d'âme on s'y applique plus volontiers (Cialdini et al. 1981 ; Weyant, 1978).

La question qui se pose est de savoir qui aide qui. Le bon Samaritain, en proie, comme la victime, à la détresse, parvient par un geste secourable à renouer le contact avec les autres, à reprendre confiance dans la possibilité d'une relation et à croire que le cours des choses peut changer (Kohn, 1990). La victime joue ici un rôle symbolique de médiation avec le monde et avec soi-même. Elle donne une raison de se montrer à soi-même qu'on est capable de revirement ; répondre à son appel suffit à rehausser la valeur de celui qui se croyait devenu un déchet moral et physique. La misère de la victime n'est que la cause occasionnelle qui déclenche le mécanisme altruiste, ce désir irrésistible que l'on éprouve de pouvoir sortir de soi afin de nouer un rapport de bonne foi avec les hommes, en général. Il réduit la distance entre l'ego et l'alter et adoucit, par l'empathie, l'âpreté des intérêts et des sentiments qui nous séparent dans le milieu social où nous sommes immergés. En d'autres termes, l'altruisme fiduciaire rend possible la création d'un monde intersubjectif et irrigue l'intersubjectivité elle-même.

### *3.3. L'altruisme normatif*

[Retour à la table des matières](#)

Jusqu'ici nous avons étudié deux formes fondamentales d'altruisme : l'altruisme participatif et l'altruisme fiduciaire. Le lien d'attachement qui sous-tend le premier et la confiance sur laquelle repose le second caractérise les relations altruistes en question.

Voici maintenant la troisième forme fondamentale d'altruisme telle qu'on la trouve codifiée dans le monde social. Il s'agit de ce que nous nommons l'altruisme normatif. Si cette troisième forme ne peut être qualifiée d'altruisme au sens subjectif du terme, elle mérite, en revanche, pleinement ce nom au sens objectif. En effet, nous venons de le voir, l'acte d'altruisme est défini comme un acte par lequel une personne fait un sacrifice afin d'observer le bien-être d'autrui en toute circonstance. Si l'altruisme bénéficie à la collectivité dans son ensemble, nous avons affaire à un cas d'altruisme participatif. Si les actes altruistes sont destinés à soutenir une interaction entre personnes et à réduire la distance entre elles, nous parlons d'altruisme fiduciaire (Batson, 1987).

Mais comment qualifier un acte altruiste pour ainsi dire impersonnel et dans lequel intervient, comme troisième acteur, la norme d'une société ou d'une culture ? Est-ce toujours de l'altruisme « vrai » ? Nous admettons que l'on peut se poser la question et y répondre par un « non » vigoureux. Mais le fait est que toute société et toute culture possèdent un système de classification [81] des relations ordonnées en relations altruistes et relations égoïstes, qui s'accompagne d'un répertoire de situations où il faut aider ou non celui qui se trouve en détresse. Elle définit aussi qui doit être aidé, par quel moyen, à l'intérieur d'une représentation sociale complète.

Si les recherches sur l'altruisme avaient été menées dans un esprit de cohérence et de profondeur, elles auraient dû commencer par là. Au contraire, procédant de façon tout à fait arbitraire, elles ont étudié les comportements des individus sans tenir compte de cette représentation sociale qui leur donne un sens. Nous ne pensons pas nous tromper en disant qu'il existe deux représentations extrêmes de l'altruisme :

une première le considérant du point de vue de la relation d'une personne à l'autre et la seconde le situant dans la relation à l'ensemble, de façon impersonnelle. D'un côté il exprime une responsabilité et de l'autre une solidarité. Il se peut que ce ne soit pas la manière de regarder les choses. Mais l'on conviendra que cette approche est logiquement inévitable en psychologie sociale. L'un de ses avantages serait de voir que nombre de nos institutions - Sécurité sociale, assurance chômage, caisses de retraite, mutuelles - sont des institutions d'altruisme normatif. Par conséquent, elles sont fondées sur une représentation sociale des comportements mentionnés plus haut, des classifications des aides qu'il faut donner ou des sacrifices auxquels il faut consentir. Ce sont donc des représentations centrées soit sur les responsabilités, soit sur les solidarités, qui doivent s'équilibrer afin que les institutions puissent fonctionner de manière satisfaisante pour le corps social. Sans nous aventurer trop loin, nous pourrions dire qu'une grande partie des frustrations et des incompréhensions à l'égard des institutions sont dues à un manque d'adhésion à ces représentations, au fait qu'elles ne sont pas reconnues de manière explicite.

Revenons à des préoccupations plus modestes et plus limitées quant à l'importance des normes. Toute une série de recherches démontrent que les individus qui se sont approprié la norme de responsabilité s'engagent plus dans une relation altruiste que ceux qui l'ont moins intériorisée (Rushton, 1980). Dans une étude de grande envergure, Staub (1974) fait remplir à ses étudiants une série d'échelles, comprenant la mesure de la responsabilité sociale. Dans un test pratique servant à vérifier si ces mesures précisent un comportement d'aide, l'auteur fournit à tous les étudiants l'occasion de porter secours dans une situation d'urgence, quelques semaines après avoir rempli la série de questionnaires. Les résultats de cette étude sont clairs : ils montrent tous une corrélation entre l'adhésion aux normes et les comportements d'aide.

Évidemment, et chacun le sait, la norme de responsabilité exige que l'on porte secours à ceux qui en ont besoin, sans se soucier des récompenses futures. De nombreuses expériences, qu'il serait trop long de mentionner ici, montre que les gens sont souvent désireux d'aider les victimes, même si leur geste doit rester anonyme et s'ils n'attendent aucune compensation sociale en retour. [82] Dans la vie courante, cependant, ils obéissent à cette norme de responsabilité,

comme à toute norme, de manière sélective, c'est-à-dire en accordant la priorité aux victimes dont la détresse semble due à des causes impersonnelles. Ils suivent une règle simple : aider ceux qui méritent de l'être. Or, si ce mérite semble indiscutable dans le cas d'un désastre naturel, ou de la mort d'un proche, il devient discutable si les victimes sont supposées avoir causé leur propre malheur par paresse ou imprévoyance. On pense alors qu'on ne devrait pas les aider ou qu'on devrait faire tout juste ce qu'il faut. Icks et Kidd (1979) ont étudié l'impact de ces interprétations dans une recherche menée à l'université de Wisconsin aux États-Unis. Des étudiants de cette université reçoivent un coup de fil d'un certain Tony Freeman leur annonçant qu'il suit les mêmes cours qu'eux. Il leur apprend qu'il a trouvé leurs noms et numéros de téléphone dans l'annuaire, et leur dit qu'il a besoin d'aide pour l'examen qui approche. Puis, en se plaignant, Tony Freeman ajoute : « Je suis capable de bien travailler, mais par moments je n'en ai tout simplement pas envie. Si bien que la plupart des notes que j'ai prises en classe ne me servent pas à grand-chose. » À partir de ce moment, les étudiants sont moins enclins à aider l'inconnu, Tony Freeman, que s'il leur avait expliqué tout simplement qu'il était débordé par la situation d'examen. Cette recherche et d'autres qui l'ont suivie montrent que nous nous sentons normalement enclin à aider lorsque les gens font appel à nous. Mais à condition de ne pas trouver le moyen de leur rejeter la faute et de se dégager ainsi de toute responsabilité envers eux (Berkowitz et Lanterman, 1968 ; Schwartz, 1977).

Nous voyons bien en quel sens concret la maxime « Aide-toi, le Ciel t'aidera » doit s'entendre comme « Aide-toi et les autres seront bien obligés de t'aider ». Nous espérons que ces quelques recherches donneront au lecteur une idée de cet altruisme obligé que les croyances religieuses ou l'éducation reçue nous inculquent comme un « devoir » de conduite envers autrui. Nous devrions aider notre voisin, défendre une personne en danger, etc., et ces obligations créent des attentes des autres vis-à-vis de nous et de nous vis-à-vis de nous-mêmes. Des attentes qui prescrivent un comportement altruiste et le distinguent du comportement qui viole les normes. La voix de la conscience et celle de l'opinion publique veillent à ce que tout un chacun les respecte. Ceci explique que l'indifférence ou l'égoïsme apparaissent, dans certaines occasions, comme un crime, un crime de non-assistance à notre prochain en détresse.

## 4. L'altruisme égoïste et l'égoïsme altruiste

[Retour à la table des matières](#)

Nous sommes maintenant amené à faire cette constatation plutôt simple et évidente, mais non dénuée de signification, que la plupart des psychologues décrivent l'altruisme comme une vertu et une supériorité morale. C'est sans doute parce qu'ils ont conscience du problème auquel il répond et y voient [83] un antidote à l'égoïsme et au manque de générosité avec lesquels nous réagissons bien des fois à la détresse de nos semblables. Mais il est difficile de croire qu'il existe un altruisme pur, une attitude ou un comportement qui ne soient motivés que par eux-mêmes, donc en quelque sorte gratuits. Et pourtant c'est une opinion fort répandue qui simplifie beaucoup la réalité humaine et, conduit à de nombreux échecs dans les relations amicales, amoureuses ou autres. En fait on oublie le principe économique selon lequel « on n'a rien pour rien », la phrase célèbre attestant qu'« il n'y a pas de repas gratuit ». Et on croit pouvoir recevoir sans donner, supposant donc une obligation d'altruisme. On prescrit à l'autre de faire son devoir, de sacrifier son temps et son énergie au nom des règles morales et des impératifs sociaux.

Il va de soi que ceux qui supposent de tels sacrifices et une telle générosité chez les autres pour leur propre bénéfice sont à leur avantage en dépeignant l'altruisme comme étant toujours bon et intrinsèquement rémunérateur, pur de tout égoïsme. Nous dirions que ceux qui le font sincèrement et sans la moindre arrière-pensée, le moindre sentiment obscur, sont des « altruistes égoïstes ». Entendons par là que les sacrifices qu'ils prônent et induisent chez les autres sont le produit non pas de l'altruisme mais de motifs égoïstes. En effet, la vertu, la modestie, le désintéressement, bref toutes ces vertus inculquées jour après jour, jouent au détriment de leur possesseur. Est-ce parce que celui-là même qui le loue l'exploite en même temps à son profit ? La domination s'est établie souvent sur la vertu des humbles et la louange de la pauvreté, tout comme des carrières se sont bâties sur la charité. Nietzsche résume dans un passage fulgurant cette relation :

« Votre voisin loue l'absence d'égoïsme parce qu'il en retire un avantage. » L'altruisme égoïste est avant tout une des voies inconscientes vers l'exploitation psychique et sociale d'autrui. Et ceux qui sont incités à agir de façon altruiste de la sorte feraient mieux de penser à leur propre conservation, de résister au penchant qu'ils ont à sacrifier leur énergie et leur temps. Ou, du moins, devraient-ils s'interroger sur leurs véritables motifs au moment de faire un acte altruiste afin de s'assurer qu'il s'agit bien d'aider et non pas de servir autrui.

Cette question ne pouvait pas échapper à la vigilance de la psychanalyse qui décèle dans le manque d'égoïsme, le dévouement à autrui, une peur bleue d'affronter ses désirs les plus intimes. C'est pour cela que les vertus nous semblent inhumaines et à la longue suspectes. Dans le livre que nous citons plus haut, Anna Freud (1978) raconte le cas d'une jeune institutrice qu'elle eut en analyse. La jeune femme était remarquable par son caractère peu exigeant et n'attendait pas grand-chose de la vie. Elle se passionnait pour la vie amoureuse de ses amies et collègues féminines et s'adonnait à la favoriser. Quoique indifférente à la parure, la jeune femme faisait montre d'un grand intérêt pour les toilettes de ses amies. Elle dépensait toute son énergie à se dévouer pour les enfants d'autrui et à faciliter l'existence des gens pour lesquels elle avait de l'affection, sans recevoir beaucoup en retour. Inutile de [84] prolonger la description, car chacun dans son entourage connaît au moins une personne qui ressemble à cette jeune femme. Il n'en reste pas moins qu'au cours de l'analyse il s'avéra que le zèle altruiste qu'elle déployait avait des motivations égoïstes ; la jeune institutrice satisfaisait ses désirs en partageant la satisfaction d'autrui, employant les mécanismes de la projection et de l'identification. À ce propos, Anna Freud écrit :

L'attitude effacée qu'exige l'interdiction de ses propres pulsions cesse dès qu'il s'agit de réaliser les mêmes désirs après qu'ils ont été projetés sur une autre personne. La cession à autrui de ses propres émois pulsionnels est teintée d'égoïsme, mais les efforts faits pour satisfaire les pulsions d'autrui créent un comportement que nous sommes bien forcés de qualifier d'altruiste (A. Freud, *Le Moi et les mécanismes de défense*, Paris, PUF, 1978, pp. 116-117).

Nous relevons de nombreux cas semblables dans la vie quotidienne, où l'enthousiasme et l'empathie pour la détresse d'autrui ne naissent pas de la générosité mais de la panique. Il ne s'agit pas alors d'un sentiment altruiste en faveur de celui qui souffre et a besoin de nous, mais de la crainte d'assumer un désir que l'on éprouve soi-même. Par exemple, une mère qui a des inhibitions à dépenser de l'argent pour son plaisir n'aura sans doute aucune hésitation à dépenser sans compter pour celui de son fils ou de sa fille. Il n'est pas rare de voir un étudiant ayant des scrupules à prendre la parole dans un séminaire donner son temps à un camarade pour l'aider à préparer ses arguments et faire son possible pour l'encourager à parler et à briller. On pourrait ajouter, à sa place. Ces deux cas illustrent bien ce que nous appelons l'égoïsme altruiste.

## 5. Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Il convient de souligner que, dans les relations interpersonnelles, nous observons ces deux formes mixtes d'altruisme : l'altruisme égoïste et l'égoïsme altruiste. Ceci s'explique sans doute par le fait que les relations sont plus profondes, mais fort brèves et transitoires. On ne peut cependant s'empêcher d'observer que le thème de l'altruisme a été relativement négligé par la psychologie clinique. Mais il faut admettre qu'il a reçu encore moins d'attention de la part des psychologues sociaux ou des anthropologues, en France. Ce manque d'attention est d'autant moins justifié que nous vivons dans un pays où l'altruisme est institutionnalisé sur une vaste échelle. Dans ce chapitre, nous avons voulu souligner l'importance de ce thème et en dessiner les contours. Mais nous n'avons pas cherché à expliquer l'altruisme, pour deux raisons opposées. D'abord parce que nous ne croyons pas qu'il existe aujourd'hui une telle explication qui soit à la fois cohérente et fondée sur des observations aiguës, dignes de ce nom. Ensuite parce que les explications qui existent, en particulier celles de la sociobiologie ou de la psychanalyse, ne peuvent être [85] exposées sans une critique pointilliste de leurs présupposés. Or, cet ouvrage n'aurait pas suffi pour la contenir. Aussi, nous conseillons à ceux qui désirent prendre connaissance de ces explications de lire les livres de Badcock (1986) et d'An-

na Freud (1978) afin de s'y initier. Malheureusement l'un et l'autre souffrent d'une ouverture insuffisante sur l'aspect social de l'altruisme, aspect auquel nous nous sommes justement intéressé.

Serge Moscovici

## Bibliographie

[Retour à la table des matières](#)

AMATO P.R. (1986), « The role of help : a critical view of research findings », *Psychological Reports*, 36, 299-320.

BADCOCK S.R. (1986), *The Problem of Altruism*, Oxford, Basil Blackwell.

BATSON C.D. (1987), « Prosocial motivation : Is it ever altruistic ? », in L. BERKOWITZ (ed.), *Advances in Experimental Social Psychology*, Orlando, Academic Press, vol. 20.

BERKOWITZ L. et LANTERMAN K. G. (1968), « The traditional socially responsible personality », *Public Opinion Quarterly*, 32, 169-185.

CIALDINI R.B., BAUMANN D.J. et HENRICK D.T. (1981), « Insights from sadness : A three-step model of the development of altruism as hedonism », *Developmental Review*, 5, 207-223.

FREUD A. (1949), *The Ego and the Mechanism of Defense*, Londres, trad. fr., *Le Moi et les mécanismes de défense*, Paris, PUF, 1978.

FUTZ J. et CIALDINI R.B. (1990), « Situational and personality determinants of the quantity and the quality of helping », in R.A. HINDE et J. GROEBEL, (eds), *Cooperation and Prosocial Behaviour*, Cambridge, Cambridge University Press.

ICKS D. et KIDD R.F. (1979), « Effect of dissonance arousal on helpfulness », *Journal of Personality and Social Psychology*, 19, 66-91.

KHON A. (1990), *Deciding to Care*, New York, Basic Books.

KREBS D. L. (1970), « Altruism - an examination of the concept and review of the literature », *Psychological Bulletin*, 73, 258-303.

KREBS D. L. (1975), « Empathy and altruism », *Journal of Personality and Social Psychology*, 32, 1134-1146.

MACAULAY M. R. et BERKOWITZ L. (eds) (1970), *Altruism and Helping Behaviour*, New York, Academic Press.

PILLIAVIN J.A., DAVIDSON J.F., GAERTNER S.S. et CLARK R.D. III (1981), *Emergency Intervention*, New York, Academic Press.

PILLIAVIN J.A. et PILLIAVIN I. (1972), « The effect of blood on reactions to a victim », *Journal of Personality and Social Psychology*, 23, 353-361.

MOSCIVICI S. (1988), *La Machine à faire des dieux*, Paris, Fayard.

[86]

RUSHTON J.L. (1980), *Altruism, Socialization and Society*, Englewood Cliffs, Prentice Hall.

SCHWARTZ S.H. (1977), « Normative influences on altruism », in L. BERKOWITZ (ed.), *Advances in Experimental Social Psychology*, New York, Academic Press, vol. 10.

STANS E. (1974), « Helping a distressed person : social, personality and stimulus determinants », in L. BERKOWITZ, *Advances in Experimental Social Psychology*, New York, Academic Press, vol. 7.

STAUB (1974), « Helping a distressed person : social personality and stimulus determinants, in L. BERKOWITZ (ed), *Advances in Experimental Social Psychology*, New York, Academic Press, vol. 7.

TRIVERS R. (1981), « Sociobiology and politics », in E. WHITE (ed.), *Sociobiology and Human Politics*, Lexington and Toronto.

WEYANT J.M. (1978), « Effects of mood states, costs and benefits on helping », *Journal of Personality and Social Psychology*, 36, 1167-1169.

**Fin du texte**